



Vassili Grossman

Carnets de guerre

De Moscou à Berlin

1941-1945

Textes choisis et présentés

par Antony Beevor et Luba Vinogradova

Traduit de l'anglais et du russe par Catherine Astroff et Jacques Guiod

(Calmann-Levy, 2007)

Les Juifs de Kiev furent contraints de donner leurs biens puis de se dévêtir avant d'être abattus. La foule était si importante qu'il fallut faire appel à d'autres hommes de la 6^e armée pour conduire tout le monde au ravin de Babi Yar, où attendaient déjà les exécuteurs. Les exécutions durèrent deux jours. Ce site servit plus tard à d'autres massacres de Juifs, de Tsiganes, de partisans et de membres du Parti communiste. En tout, quelques cent mille personnes sont mortes à Babi Yar. Parvenus à franchir les lignes en octobre 1943, des civils soviétiques racontèrent que les Allemands avaient circonscrit le site pour éliminer toute trace des massacres en exhumant les corps avant de les brûler.

Rattaché au quartier général du 1^{er} front ukrainien du général Vatoutine, Grossman eut vent de ces témoignages. Ses craintes relatives aux Juifs d'Ukraine n'étaient rien à côté de la réalité. L'échelle du massacre était hallucinante. Pendant l'automne 1943, il écrivit un article intitulé « L'Ukraine sans les Juifs ». Il semble avoir été refusé par *Krasnaïa Zvezda* et c'est le journal du Comité antifaciste juif qui le publia.

Il n'y a pas de Juifs en Ukraine. Nulle part – Poltava, Kharkov, Kremenouch, Borispol, Iagotine –, dans aucune grande ville, dans aucune des centaines de petites villes ou des milliers de villages, vous ne verrez les yeux noirs, emplis de larmes, des petites filles ; vous n'entendrez la voix douloureuse d'une vieille femme ; vous ne verrez le visage sale d'un bébé affamé. Tout est silence. Tout est paisible. Tout un peuple a été sauvagement massacré.

Grossman comprit très vite que les autorités soviétiques n'appréciaient que modérément ses rapports sur ce qu'on appellerait plus tard l'Holocauste. La ligne stalinienne refusait de créer des catégories dans la souffrance. Les victimes du nazisme sur le sol soviétique recevaient la qualification de « citoyens de l'Union soviétique », sans autre précision. Le mot « juif » n'apparaissait jamais dans les rapports officiels sur les atrocités, même ceux évoquant des cadavres portant l'étoile jaune. Fin 1943, Grossman rejoignit Ehrenbourg dans une commission chargée de collecter des détails sur les crimes allemands pour le compte du CAJ, une association qui attira plus tard les soupçons des autorités staliniennes. Ehrenbourg et Grossman voulaient que les témoignages soient réunis en un « Livre noir » (*Le Livre noir*, Solin/Actes Sud, 2010). Il serait supprimé après la guerre à cause de la position stalinienne sur les crimes de guerre – « Ne pas diviser les morts » –, mais aussi parce que l'implication des Ukrainiens dans les persécutions antisémites embarrassait les autorités. Il fallut attendre la chute du communisme pour commencer à parler de la collaboration pendant la Grande Guerre

patriotique.

Grossman était bien décidé à mettre sur un pied d'égalité tragédie personnelle et crime collectif de grande ampleur. D'instinct, il sentait que l'horreur à une telle échelle ne pouvait se réduire à des statistiques à même de déshumaniser les victimes. C'est pourquoi il rechercha toujours des noms ou des détails personnels afin de restaurer leur individualité.

Et il n'y a plus personne à Kazary pour se plaindre, personne pour raconter, personne pour pleurer. Le silence et le calme règnent sur les corps des morts enterrés sous des terres calcinées, effondrées et envahies d'herbes folles. Ce silence est plus terrible que les larmes et les malédictions. Et il m'est venu à l'esprit que, de même que se tait Kazary, les Juifs se taisent dans toute l'Ukraine.

Massacrés les vieillards, les artisans, les maîtres renommés pour leur savoir-faire : tailleurs, chapeliers, bottiers, étameurs, orfèvres, peintres en bâtiment, fourreurs, relieurs, massacrés les vieux ouvriers, portefaix, charpentiers, fabricants de poêles, massacrés les amuseurs publics, les ébénistes, massacrés les porteurs d'eau, les meuniers, les boulangers, les cuisiniers, massacrés les médecins, praticiens, prothésistes dentaires, chirurgiens, gynécologues, massacrés les savants en bactériologie et en biochimie, les directeurs de cliniques universitaires, les professeurs d'histoire, d'algèbre, de trigonométrie, massacrés les professeurs à titre personnel, assistants, maîtres-assistants et maîtres de conférences des chaires universitaires, massacrés les ingénieurs, les architectes, massacrés les agronomes et les conseillers en agriculture, massacrés les comptables, caissiers, commanditaires, agents de fourniture, assistants de direction, secrétaires, gardiens de nuit, massacrées les maîtresses d'école, les couturières, massacrées les grands-mères qui savaient tricoter des chaussettes et cuire de délicieuses brioches, faire du bouillon et du strudel aux noix et aux pommes, massacrées les grands-mères qui n'étaient plus capables de rien, qui savaient seulement aimer leurs enfants et petits-enfants, massacrées les épouses fidèles à leur mari et massacrées les femmes légères, massacrées les belles jeunes filles, les étudiants doctes et les écolières mutines, massacrées les vilaines et les idiotes, massacrées les bossues, massacrées les chanteuses, massacrés les aveugles, massacrés les sourds-muets, massacrés les violonistes et les pianistes, massacrées les petites de deux ans et de trois ans, massacrés les vieux de quatre-vingts ans aux yeux ternis par la cataracte, aux doigts froids et transparents et aux voix presque inaudibles chuchotant comme du papier blanc, massacrés enfin les nourrissons tétant avidement le sein maternel jusqu'à leur dernière minute.

Ce n'est pas la mort des hommes morts à la guerre, les armes à la main, d'hommes ayant laissé derrière eux leur maison, leur famille, leurs champs, leurs chansons, leurs traditions, leurs récits. C'est le meurtre d'une immense expérience professionnelle, élaborée de génération en génération par des milliers d'artisans et d'intellectuels pleins d'esprit et de talent. C'est le meurtre d'habitudes du quotidien transmises par les aïeux aux enfants, c'est le meurtre des souvenirs, des chansons tristes, de la poésie populaire, de la vie allègre et amère, c'est la destruction du foyer, des cimetières, c'est la mort d'un peuple qui a vécu des siècles aux côtés du peuple ukrainien...

Khristia Tchouniak, une paysanne de quarante ans du village de Krassilovka, dans le district de Brovary de la région de Kiev, m'a raconté comment les Allemands exécutèrent à Brovary, le médecin juif Feldman. Ce Feldman, un vieux célibataire qui avait adopté deux enfants de paysans, était l'objet d'une véritable adoration de la part de la population. Une foule de paysannes en pleurs, suppliantes, allèrent

trouver le commandant allemand pour lui demander de laisser la vie sauve à Feldman. Le commandant fut contraint de céder aux prières des femmes. C'était à l'automne 1941. Feldman continua à vivre à Brovary et à soigner les paysans. Il a été exécuté cette année au printemps. En racontant comment le vieil homme avait lui-même creusé sa tombe (il était en effet tout seul pour mourir, car au printemps 1943 il n'y avait déjà plus de Juifs vivants), Khristia Tchouniak retenait ses sanglots et elle finit par éclater en pleurs.